

Se souvenir, c'est mourir. J'ai mis du temps avant de comprendre que le souvenir était l'ennemi. Celui qui convoitait ses souvenirs mourait juste après. C'était comme s'il avalait du cyanure. Comment savoir qu'en ce lieu la nostalgie donnait la mort ? Nous étions sous terre, éloignés définitivement de la vie et de nos souvenirs. Malgré les remparts tout autour, les murs ne devaient pas être assez épais, rien ne pouvait empêcher l'infiltration des effluves de la mémoire. La tentation était grande de se laisser aller à une rêverie où le passé défilait en images souvent embellies, tantôt floues, tantôt précises. Elles arrivaient en ordre dispersé, agitant le spectre du retour à la vie, trempées dans des parfums de fête, ou, pire encore, dans des odeurs du bonheur simple : ah ! l'odeur du café et celle du pain grillé le matin ; ah ! la douceur des draps chauds et la chevelure d'une femme qui se rhabille... Ah ! les cris des enfants dans une cour de récréation, le ballet des moineaux dans un ciel limpide, une fin d'après-midi ! Ah ! que les choses simples de la vie sont belles et terribles quand elles ne sont plus là, rendues impossibles à jamais ! La rêverie à laquelle je succombais au début était fausse. Je maquillais à dessein les faits bruts, je mettais de la couleur sur le noir dans le noir. C'était un jeu que je trouvais insolent. Et pourtant le calvaire pouvait être adouci par un peu de provocation. J'avais encore

besoin de ces faux-semblants pour masquer l'indulgence dont j'étais atteint. Je n'étais pas dupe. Le chemin était rude et long, un chemin incertain.

Il fallait consentir à tout perdre et à ne rien attendre afin d'être mieux armé pour braver cette nuit éternelle, qui n'était pas tout à fait la nuit mais en avait les effets, l'enveloppe, la couleur et l'odeur.

Elle était là pour nous rappeler notre fragilité.

Résister absolument. Ne pas faillir. Fermer toutes les portes. Se durcir. Oublier. Vider son esprit du passé. Nettoyer. Ne rien laisser traîner dans la tête. Ne plus regarder en arrière. Apprendre à ne plus se souvenir. Comment arrêter cette machine ? Comment faire une sélection dans le grenier d'enfance, sans devenir totalement amnésique, sans tomber dans la folie ? Il s'agit de verrouiller les portes d'avant le 10 juillet 1971. Non seulement il ne faut plus les ouvrir, mais il est impératif d'oublier ce qu'elles cachent.

Je ne devais plus me sentir concerné par la vie d'avant ce jour fatal. Même si des images ou des mots venaient jusqu'à ma nuit et rôdaient autour de moi, je les renverrais, je les repousserais, parce que je ne serais plus en mesure de les reconnaître. Je leur dirais : Il y a erreur sur la personne. Je n'ai rien à faire avec ces fantômes. Je ne suis plus de ce monde. Je n'existe plus. Oui, c'est moi qui parle. C'est tout à fait cela : je ne suis plus de ce monde, du moins du vôtre, et pourtant j'ai gardé la parole, la volonté de résister, et même d'oublier. L'unique chose que je devrai éviter d'oublier, c'est mon nom. J'en ai besoin. Je le garderai comme un testament, un secret dans une fosse obscure où je porte le numéro fatidique : 7. J'étais le septième dans le rang au moment de l'arrestation. Cela ne voulait pas dire grand-chose.

Mes rêves étaient féconds. Ils me visitaient souvent. Ils passaient une partie de la nuit avec moi, disparaiss-